



LA VIE ET L'OEUVRE DE COLETTE

Monsieur FLAHAUT

Mardi 10 mai 1988

Monsieur Flahaut est historien, conférencier, professeur à l'école d'architecture. Il est chargé à Garches des cours d'histoire des civilisations. Il est de plus responsable du "Béjart Ballet" de Lausanne.

Il est venu mardi 10 mai nous parler de Colette.

*

* *

"Je viens ici le coeur battant, car je suis en situation d'adultère. En effet, j'ai la chance d'animer et d'inspirer une série de conférences consacrées à l'histoire des civilisations. J'ai le sentiment d'abandonner un peu ce qui est mon enfant pour vivre une autre vie parallèle..."

*

* *

Parler de Colette, c'est parler d'une femme qui a tout dit, tout écrit dans ses livres. Jusqu'à sa mort en 1954, elle décrit le monde des sens. Elle réussit, dans un livre, à faire naître un parfum, à faire comprendre ce qu'est la beauté d'un paysage à travers un regard, ce qu'est la douceur d'un toucher dans ses descriptions.

A aucun moment, elle ne se veut pédagogue, elle fait simplement part de son expérience personnelle, de ces infinies nuances de sentiments qui font partie de notre vie quotidienne depuis le moment où l'on coud une robe jusqu'à celui, merveilleux, qui est de s'étendre dans l'herbe.

C'est tout ce bonheur qu'elle a su traduire et qui en fait l'un des plus grands écrivains français, dans la lignée de George Sand pour la vie campagnarde et de Balzac pour la description des moeurs.

Elle a connu cela grâce à une femme admirable : sa mère.

Le grand regret de tous est que les 2 000 lettres qu'elle lui avait envoyées et celles qu'elle avait reçues ont été pratiquement toutes détruites par sa belle-soeur à la mort de sa mère.

*

* *

Dans "La naissance du Jour", elle évoque, dans sa profonde complexité, la personnalité de sa mère qui sut préserver toujours son âme de ce qui n'était pas sagesse et pureté.

[...] "A n'en pas douter, ma mère savait, elle qui n'apprit rien, comme elle disait, "qu'en se brûlant", elle savait qu'on possède dans l'abstention, et seulement dans l'abstention. Abstention, consommation — le péché n'est guère plus lourd ici que là, pour les "grandes amoureuses" de sa sorte — de notre sorte.

...Confinée dans son village, entre deux maris successifs et quatre enfants, elle rencontrait partout, imprévus, suscités pour elle, par elle, des apogées, des éclosions, des métaphores, des explosions de miracles, dont elle recueillait tout le prix. Elle qui ménagea la bête, soigna l'enfant, secourut la plante, il lui fut épargné de découvrir qu'une singulière bête veut mourir, qu'un certain enfant implore la souillure, qu'une des fleurs closes exigera d'être forcée, puis foulée aux pieds.

... Pureté de ceux qui se prodiguent !" [...]

*
* *

Gabrielle Sidonie Colette naît le 28 janvier 1873 à Saint Sauveur en Puisaye (Yonne). Sa mère Sidonie Landoy, que son mari appelle Sido, quitte à 18 ans en 1857, au bras de Jules Robineau "la chaude maison belge" pour celle de Saint-Sauveur.

Après 3 ans de mariage, naît Juliette, "la soeur aux longs cheveux". Mais, en 1860, un nouveau percepteur est nommé à Saint-Sauveur. Comme Robineau, il s'appelle Jules. Il est capitaine de zouaves, et a laissé une jambe à la bataille de Melegnano, en 1859.

Madame Robineau, a fait amplement connaissance du capitaine Colette, qu'elle rencontre de plus en plus souvent pendant que son mari, homme aux multiples aspirations (politiques, littéraires) fréquente surtout les cabarets.

Le temps passe et, en janvier 1863, Sidonie met au monde un fils, Achille, que les habitants de Saint-Sauveur désignent comme le fruit des amours du capitaine Colette et de Sidonie Robineau.

En 1865, Robineau, âgé de 51 ans, succombe à une attaque d'apoplexie. Sidonie épouse le capitaine Colette en décembre de la même année.

Cette femme, sur le plan des moeurs, est assez libérée. Elle a l'habitude par exemple, d'employer des servantes rejetées de toutes les autres maisons.

Deux enfants vont naître, Léo en 1868 et Gabrielle Sidonie en 1873, c'est elle qui deviendra le célèbre écrivain.

Le capitaine Colette quitte la perception et décide de gérer la fortune de sa femme. Rêveur, mauvais gestionnaire, il est obligé de vendre, vers 1884, la maison de Saint-Sauveur en Puisaye et de se réfugier avec sa famille chez le demi-frère de Colette, Achille, médecin à Châtillon-Coligny.

Gabrielle, comme sa mère au même âge, possède une culture livresque. Elle est jolie et sans dot. Elle n'a pas encore découvert le secret de son père : un secret "accessible, longtemps dédaigné". Sans doute l'enfant intuitive avait-elle pressenti "le mirage d'une carrière d'écrivain" que fut la vie de son père. Après sa mort, Achille et Gabrielle ouvriront ses livres rangés soigneusement, oeuvre imaginaire en "des centaines et des centaines de pages blanches" : une seule de ces pages est "amoureusement achevée et signée", la page dédicace : "A ma chère âme, son mari fidèle : Jules Joseph Colette".

Gabrielle reste très proche de son frère Léo, le solitaire, l'original inérructible. A travers les inventions cocasses, mais nullement sacrilèges du jeune garçon, il se dégage une vision très poétique de cet univers des enfants.

Dans le jardin, une Colette de sept ans, seconde en bon acolyte, son frère Léo.

[...]" - Qu'est-ce qu'il était quand il était vivant. Astoniphronque Bonscop ?

Mon frère renversa la tête, noua les mains autour de son genou, et cligna des yeux pour détailler dans un lointain inaccessible à la grossière vue humaine, les traits oubliés d'Astoniphronque Bonscop.

- Il était tambour de ville. Mais, dans sa maison, il rempaillait les chaises. C'était un gros type!... peuh... pas bien intéressant. Il buvait et il battait sa femme.

- Alors, pourquoi lui as-tu mis : "bon père, bon époux" sur son épitaphe ?

- Parce que çà se met quand les gens sont mariés" [...]

[...]" Il avait treize ans, et moi sept. Il ressemblait, les cheveux noirs taillés à la malcontent et les yeux d'un bleu pâle, à un jeune modèle italien. Il était d'une douceur extrême, et totalement irréductible.

- A propos, reprit-il, tiens-toi prête demain, à dix heures : il y a un service.

- Quel service ?

- Un service pour le repos de l'âme de Lugustu Trutumèque.

- Le père ou le fils ?

- Le père.

- A dix heures, je ne peux pas, je suis à l'école.

- Tant pis pour toi, tu ne verras pas le service. Laisse-moi seul, il faut que je pense à l'épitaphe de Madame Egrémimy Pulitien".

Malgré cet avertissement qui sonnait comme un ordre, je suivis mon frère au grenier. Sur un tréteau, il coupait et collait des feuilles de carton blanc en forme de dalles plates, de stèles arrondies par le haut, de mausolées rectangulaires sommés d'une croix. Puis en capitales ornées, il y peignait à l'encre de Chine des épitaphes brèves ou longues, qui perpétuaient, en pur style "marbrier", les regrets des vivants et les vertus d'un gisant supposé.

"Ici repose Astoniphronque Bonscop, décédé le 22 juin 1874, à l'âge de cinquante-sept ans. Bon père, bon époux, le ciel l'attendait, la terre le regrette. Passant, priez pour lui !" [...]

[...]" - C'est un peu sec, dit mon frère. Mais un tambour de ville... Je me rattraperai sur Mme Egrémimy".

Il consentit à me lire une esquisse :

"Oh ! toi le modèle des épouses chrétiennes ! Tu meurs à dix-huit ans, quatre fois mère ! Ils ne t'ont pas retenue, les gémissements de tes enfants en pleurs ! Ton commerce périclite ; ton mari cherche en vain l'oubli...". J'en suis là.

- Ca commence bien. Elle avait quatre enfants à dix-huit ans ?

- Puisque je te le dis.

- Et son "commerce périclique" ? Qu'est-ce que c'est, un commerce périclique ?"

Mon frère haussa les épaules.

- " Tu ne peux pas comprendre, tu n'as que sept ans." [...]

[...] Un jour vint où le plancher râpeux du grenier ne suffit plus. Mon frère voulut, pour honorer ses blanches tombes, la terre molle et odorante, le gazon véridique, le lierre, le cyprès... Dans le fond du jardin, derrière le bosquet de thuyas, il emménagea des défunts aux noms sonores dont la foule débordait la pelouse semée de têtes de soucis et de petites couronnes de perles. Le diligent fossoyeur clignait son oeil d'artiste.

- "Comme ça fait bien !"

Au bout d'une semaine, ma mère passa par là, s'arrêta saisie, regarda de tous ses yeux, un binocle, un face-à-main, des lunettes pour le lointain, et cria d'horreur, en violant du pied toutes les sépultures.

- " Cet enfant finira dans un cabanon ! C'est du délire, c'est du sadisme, c'est du vampirisme, c'est du sacrilège, c'est... je ne sais même pas ce que c'est !"

Elle contemplait le coupable, par-dessus l'abîme qui sépare une grande personne d'un enfant. Elle cueillit, d'un râteau irrité, dalles, couronnes et colonnes tronquées. Mon frère souffrit, sans protester, qu'on traînât son oeuvre aux gémonies et, devant la pelouse nue, devant la haie de thuyas qui versait son ombre à la terre fraîchement remuée, il me prit à témoin avec une mélancolie de poète :

- " Crois-tu que c'est triste, un jardin sans tombeaux ?"

La Maison de Claudine

Colette parle de la mort d'un façon très détachée ; cela ne la touche pas. La première grande fracture de la vie familiale est le mariage de sa soeur Juliette en 1885 avec le Docteur Roché. Il exige alors la part d'héritage qui revient à sa femme, de la fortune qui était arrivée dans les mains de Madame Colette à la mort de son premier mari. Celle-ci ne pouvant donner cet argent, il y aura un procès retentissant et le Docteur Roché exigera de sa femme qu'elle ne voie plus sa famille.

Ils habitent le même village, Juliette ne les voit plus. Colette raconte que sa mère a été bouleversée le jour où elle a entendu sans pouvoir la voir, les cris d'accouchée de sa fille. Finalement Juliette mènera une vie solitaire et se suicidera.

*
* *

Pendant son enfance, Gabrielle lit beaucoup et va à l'école laïque. Elle passe en 1889 son brevet supérieur. Gabrielle supporte mal de vivre chez son demi-frère Achille et se marie en 1893 avec Henry Gauthier Villars de 14 ans son aîné, que l'on surnomme Willy.

Ce ne fut pourtant pas vraiment un mariage de résignation ou d'évasion, mais au moins autant un éblouissement d'être remarquée par un Parisien à la mode.

*
* *

Willy dirige une maison d'édition et écrit des chroniques pour de nombreux journaux dont "l'Echo de Paris".

Willy est le père d'un enfant : Jacques.

Au cours d'un voyage à Paris, elle avait rencontré Willy. De retour à Saint-Sauveur, Gabrielle émut ses parents avec l'histoire de ce pauvre Monsieur Willy, encombré d'un bébé.

Les Colette, en 1891 voient arriver Willy et son fils, qu'il confie à une nourrice juste à côté de chez eux.

Jacques joua donc un rôle important dans la rencontre de Willy et Gabrielle.

Colette et Willy vont vivre à Paris, rue Jacob.

Willy décide de ne plus appeler sa femme Gabrielle, mais Colette. Ce que Colette découvre de la véritable personnalité de Willy, à travers le désordre de son appartement poussiéreux, des cartes postales obscènes, la trouble.

La vie avec Willy devient vite insupportable pour deux raisons : Willy est très avare, et de plus, elle découvre que cet homme qu'elle admire parce qu'il écrit, n'a jamais écrit une seule ligne de sa vie, mais emploie des "nègres".

Colette va également lui servir de plume. Elle écrit des critiques musicales qu'elle signe "Claudine en concert". Tout le monde croit que c'est Willy qui écrit. Les Willy ne manquent pas les soirées musicales de Madame de Saint-Marceaux : Colette y retrouve Debussy, Fauré, Ravel, César Frank.

En ce XIXème siècle finissant, triomphe le théâtre de boulevard : Labiche, Feydeau et Courteline.

"Claudine à l'école" paraît en 1900 sous la signature de Willy. Le succès commercial de "Claudine à l'école" renfloue Willy qui donne à Colette 300 F par mois. Grâce à cet argent, elle envoie des quantités de chocolats à sa mère et lui fait croire que son ménage est parfait. Mais c'est faux. Willy la trompe.

Elle est prise dans l'engrenage du succès de "Claudine" et achève la rédaction du second roman : "Claudine à Paris", publié en 1901 et signé, bien évidemment Willy, et en 1902 "Claudine en ménage".

Le thème du ménage à trois dévergonde l'imagination de Willy. La soumission de Colette à toutes les fantaisies publicitaires de son mari va être portée au paroxysme avec l'entrée de Polaire dans la vie du couple. Monsieur Willy est les deux jeunes femmes deviennent inséparables.

Polaire incarne Claudine sur la scène des Bouffes-Parisiens. Colette s'initie à l'art de la pantomime. En 1904, elle écrit en signant Colette Willy "Dialogues de bêtes" qui remporte un vif succès.

En 1906, elle quitte Willy et rencontre Missy. Elle déménage rue de Villejust mais elle vit le plus souvent chez Missy (Marquise de Belboeuf).



Missy, qui ne refuse rien à Colette, prend à son tour des leçons de pantomime. L'existence de Colette, matériellement soutenue par Missy est à présent tournée vers la scène et la littérature.

Elle a remis à son éditeur "La retraite sentimentale", et elle rode, au Cercle des arts et de la mode, une pantomime : "La Romanichelle" La représentation de La romanichelle au Moulin-Rouge en 1906, où Missy joue l'amoureuse de Colette déclenche les quolibets égrillards d'un public émoustillé.

Rien à voir, en 1907, avec le fameux scandale que provoque "Rêve d'Egypte", une pantomime de Vuillermoz, dû au long baiser qu'échangent le Sphinx-Colette et Missy.

Le divorce de Colette est prononcé en 1907. Cette même année "La Retraite sentimentale" est publiée. Cette oeuvre met un point final à la série des "Claudine".

En 1910, Colette, dont la signature a été remarquée par le Jury du Goncourt pour son roman "La vagabonde", est entrée au quotidien Le Matin où elle publie un conte, le premier des "Contes des mille et un matins".

Le rédacteur en chef du Matin est Henry de Jouvenel, aristocrate d'origine corrézienne.

En 1912, Sido, la mère de Colette, meurt.

Cette même année Colette épouse Henry de Jouvenel.

*
* *

La joie n'est pas très longue dans ce mariage. Colette souffre. La seule joie que ce mariage lui apporte est la maternité à l'âge de 40 ans. Elle donne naissance à une petite Colette dont elle se désintéresse vite. Elle continue à jouer au Music-Hall, poursuit son rôle de journaliste.

En 1917-1918, elle écrit des critiques cinématographiques et des critiques littéraires.

Elle devient une amie privilégiée de Marguerite Moreno. Son mari est au front. Il quitte le front pour aller à Rome en poste, à l'occasion de la conférence de l'entente où il représente la France. A la fin de la guerre, il est nommé sénateur de Corrèze et en 1923 Ministre de l'Instruction Publique. Elle le quitte alors.



En 1935, Colette épouse Maurice Goudekot de 13 ans son cadet.

*
* *

Ils partent à New-York sur le Normandie, puis à Tanger. Pendant la guerre elle pense se réfugier en Corrèze où se trouve sa fille. Ils sont bloqués sur la route, se réfugient à Lyon puis à Paris.

Goudekot qui est juif est arrêté et incarcéré à Compiègne. Colette qui est un écrivain reconnu, va voir Sacha Guitry. Il fait libérer Maurice Goudekot qui revient et se cache à Paris dans l'arrière-boutique d'une librairie du Palais Royal.

En 1945, l'arthrose ne permet plus à Colette de marcher. Maurice ne la quitte pas. Apparaissent à cette époque les grandes adaptations de Colette pour le théâtre "Gigi, Chéri...".

Elle meurt le 20 juillet 1954 entourée de Maurice et de sa fille.

La France lui réserve des funérailles nationales. L'église refuse de recevoir une femme divorcée 2 fois. Elle repose au cimetière du Père Lachaise.

*
* *

Colette est la vie même, elle a consciemment refusé, et l'angoisse qui paralyse, et la convention qui pétrifie. Elle a regardé vivre les êtres avec une lucidité passionnée. Tous les aspects et tous les problèmes de l'amour trouvent leur place dans ses romans : troubles de l'adolescence (Le blé en herbe), tourments mortels de la jalousie (Duo), drame du couple (La retraite sentimentale), mystérieuses liaisons (Ces plaisirs), dissonances douloureuses (Chéri, La fin de Chéri), apaisements enfin (La naissance du jour).

Cette femme en trois quarts de siècle n'aura jamais cessé de renaître infatigable à travers ses différentes vies. Son oeuvre riche est avant tout pour nous une sorte d'univers de poésie où la vérité est toujours là, présente.

Merci Monsieur Flahaut de nous avoir, en deux heures, permis de mieux connaître Colette.

*
* *